

LES CHEMINS DE GUERRE

Gilbert Chabert

Éditions ThoT
Roman historique

Gilbert Chabert, Isérois d'origine, est né en 1934. Son intérêt pour l'écriture l'a conduit à publier un essai sur sa vie dans la gendarmerie intitulé *Motard, la passion de la Gendarmerie*, paru en 1994 aux éditions Albin Michel. Engagé volontaire à dix-sept ans dans l'Aéro-navale, il a consacré sa vie au métier des armes, ce qui lui a permis d'expérimenter de nombreuses situations au cours d'une carrière faite de perpétuels imprévus. Toujours proche de l'actualité et animé d'un amour profond pour la France, il a été marqué par certains événements récents. Ceux-ci ont fait écho à son histoire personnelle, et notamment à l'année 1944, période pendant laquelle Roger, jeune résistant juif de vingt ans, se cachait dans la ferme de ses parents, à Seyssinet, alors que les Allemands envahissaient le Vercors. Aujourd'hui, Gilbert Chabert a décidé de reprendre la plume pour se souvenir et surtout continuer d'exister, dans cette société qui va trop vite et oublie ses racines.

PREMIÈRE PARTIE
LA FRANCE DANS LA TOURMENTE

L' AISNE – 1940

Dans la campagne qui cherche à s'éveiller, une longue chenille humaine progresse sur une route empruntée habituellement par des véhicules hippomobiles. Un fond de bruit continu de foule en marche, un piétinement de centaines de chaussures de campagne, mais aussi un bruit mouvant qui, sans cesse s'en va et se renouvelle, trouble la sérénité de la nature en éveil.

Depuis la déclaration de guerre, une partie de l'armée française s'est enterrée au fond des forts de la ligne Maginot. Durant ce long hiver 39-40, elle a vécu en hibernation comme les marmottes. À part une régulière activité de patrouilles, les soldats ont attendu, pratiquement l'arme au pied, la concrétisation et le passage à l'acte. Pour les familles des soldats, l'angoisse a été constante et l'attente déprimante. Au-delà de nos frontières, le Führer Hitler a poursuivi son lâche règlement de comptes avec des peuples et des minorités dites « inférieures ».

Avec le printemps, soudain tout le front s'est embrasé, du nord à l'est de la France.

Tapi derrière la ligne fortifiée Siegfried, l'Allemand a eu le temps, tout à loisir, d'observer les faiblesses de notre nation et de son armée; lui était prêt...

Hitler a alors lâché ses soldats endoctrinés, bien armés et puissamment équipés. Il vient d'entrer dans la modernité des nouvelles guerres. Il a inventé une nouvelle forme de guerre de mouvement qui sera appelée *Blitz Krieg* (guerre éclair). Les stratèges des états-majors attendaient l'attaque sur les frontières en Alsace et en Lorraine. Elle viendra par la Belgique surtout et les Ardennes. Les Allemands seront bien au rendez-vous de la ligne Maginot, mais par l'arrière, après l'avoir contournée. Le cordon ombilical entre les forteresses de béton et le reste de l'armée sera ainsi coupé.

Rapidement désorganisé et écrasé par les bombardiers et les chars d'assaut allemands, le gros des troupes engagées reflue ou est fait prisonnier. La nouvelle stratégie du haut commandement est prise dans l'urgence. Il faut permettre aux populations civiles de se mettre à l'abri plus à l'intérieur du pays. Pour cela, il faut absolument stopper, au moins un certain temps, l'armée ennemie dans l'espoir d'une réorganisation de la défense avec les troupes encore en état de se battre.

Nous sommes dans l'année 1940.

Le 40^e régiment d'infanterie (RI) vient de se voir confier une délicate mission. Il faut tenir sur les rives de la rivière l'Aisne et cela à tout prix. Autrement dit, le régiment est sacrifié. Le colonel Huet, commandant le 40^e RI a reçu une promesse. Il sera soutenu par une unité d'artillerie lourde et, si l'on peut, par des chars. D'autres unités appuieront le régiment sur ses ailes droite et gauche. Peu convaincus par les promesses, mais fiers de la confiance qui leur est accordée, les hommes du 40^e RI arrivent à marche forcée. Une partie de l'approche s'est faite dans des camions inconfortables et sous

la menace constante de l'aviation allemande. Des éléments précurseurs sont déjà en place, installés sur les positions à défendre. Les canons de 75 tractés de la batterie de campagne du régiment, ainsi que les munitions ont été acheminés par des véhicules à moteur une partie de la nuit, les hommes ont toutefois progressé à pied. Les camions, indispensables pour d'autres transports, sont repartis.

Sur la fin de la nuit, une douce petite pluie de printemps a accompagné les hommes en marche. Elle a pénétré l'herbe verte des clairières et l'humus des bois. Une odeur de terre mouillée et de nature vivante s'exhale du sol. La pluie n'était pas froide, mais elle a rendu humides les uniformes de drap et le cuir du harnachement des hommes qu'ils appellent « brêlages ». Cela dégage une odeur particulière, jointe à la sueur humaine, qui est celle des armées en campagne.

Hormis le bruit régulier que fait le passage d'hommes en grand nombre, il règne un grand silence au niveau de l'expression humaine. C'est un silence anormal, épais, la faune nocturne des bois, apeurée, se tait. L'instinct des animaux leur a fait ressentir l'approche d'un grand danger. Le long de la colonne, un mot d'ordre court de temps en temps, donné par les officiers et relayé par les gradés ; il concerne la rapidité de la troupe, ou la disposition d'une unité par rapport à une autre, puis le silence revient. Ce silence, c'est celui d'une multitude entière, d'une réflexion profonde de chacun qui se regroupe sans s'exprimer. C'est le silence des âmes...

La mort est sans doute proche, personne ne veut vraiment y croire, mais chacun est obligé de l'envisager dans ces circonstances exceptionnelles.

Jean Roland, sergent-chef au 40^e RI, se sent particulièrement concerné pour diverses raisons. En tant que militaire de carrière, il est un professionnel, un homme préparé au combat physiquement et psychologiquement. Il sait très bien que les hommes qu'il conduit vers les affrontements ne sont pas prêts, même s'ils paraissent déterminés. C'est surtout une colère froide contre les Allemands qui les mène; ces « sales Boches » qui les ont entraînés dans cette guerre infâme. Roland les connaît seulement depuis quelques mois. Il sait sur quelles individualités il va pouvoir compter, mais il a surtout besoin de la cohésion de ces hommes qui l'entourent à la première compagnie. Son supérieur à la tête de la compagnie, le capitaine Marjoleux, est une vieille connaissance. C'est un officier magnifique, doublé d'un ami. Il lui a dit un jour : « Jean, tu as l'étoffe d'un officier, tu as un ascendant naturel sur les hommes, tu aimes à les entraîner derrière toi; tu ne peux que réussir dans la carrière. »

Aujourd'hui, lui, Jean, se trouve au pied du mur. Tout en cheminant aux côtés des hommes de sa compagnie les plus proches, il pense à eux. Il y a là Claude Muller, l'Alsacien du Bas-Rhin, discipliné et pugnace dans l'effort, Michel Creuzin, l'homme qui sait tout faire, originaire des Charentes. Il y a aussi Pierre Garin, profession : charpentier, compagnon du tour de France et fidèle compagnon tout court. C'est un Auvergnat « pur jus ». Il se déclare amateur de vin de Bourgogne et de filles bien en chair. Il y a encore Pierre Rousset, un Isérois comme lui, Daniel Crouzet et encore un autre Alsacien, du Haut-Rhin cette fois. Ce dernier, Rémy Egensperger, est le costaud du groupe; une gueuse en fonte à transporter, une voiture enlisée à sortir de la boue, rien ne l'arrête.

Le sergent-chef sait que chacun d'entre eux se parle à lui-même. La guerre n'a plus son aspect éloigné; elle est là toute proche, inévitable. La mort va sans doute se présenter d'un moment à l'autre et une question se pose dans chaque conscience : « Comment vais-je me comporter face à elle ? »

Beaucoup de ces hommes sont des gens de la terre, ils pensent : « Si je suis tué ou blessé, comment ma femme et mes enfants pourront-ils survivre ? » Ils revoient les visages de leurs proches et leur milieu de vie, mais ils continuent à avancer vers un destin tragique et inacceptable. Ils ne peuvent pas reculer, ils sont déterminés.

Jean Roland, catholique pratiquant, implore : « Mon Dieu, protégez ces hommes et protégez-moi, donnez-moi la force et la clairvoyance. Si je dois les emmener au combat, faites que je ne commette pas d'erreurs et si je dois mourir demain, permettez-moi de le faire dignement. »

Cette méditation faite en marchant le ramène vite parmi ses hommes. Il remonte les groupes, s'enquiert du moral de ses compagnons et de leurs difficultés éventuelles. Il s'investit comme un chef doit savoir le faire, son abnégation a valeur d'exemple et rassure les soldats.

Le capitaine Marjoleux le rejoint alors qu'une lueur d'aube désigne aux militaires le terrain qui, à deux ou trois kilomètres, va devenir le champ de bataille. Dans les creux des fossés et le long des haies, des langues de brume évanescence s'accrochent, annonçant une belle journée ensoleillée, maintenant que la pluie a cessé. L'officier se déplace avec une automobile Peugeot 202 peinte en kaki. Le régiment dispose d'ailleurs, outre ceux de commandement, de plusieurs véhicules de ce type, ainsi que de quelques grosses motocyclettes René Gillet ; le

tout est destiné aux liaisons et aux reconnaissances. Le capitaine signale au sergent-chef que le matériel de soutien de la compagnie se trouve à pied d'œuvre. L'adjudant-chef Pacek, d'origine polonaise, un ancien de la Légion étrangère, est en train de l'installer dans une ancienne carrière de marne située à l'envers des positions à défendre. Là, sera établi le bivouac de campagne de la compagnie. D'un geste du bras, le capitaine désigne le proche horizon où se situe la carrière. L'officier précise qu'il va falloir hâter les préparatifs d'aménagement des emplacements de combat, car les nouvelles du front ne sont pas bonnes, même si aucun Allemand n'a encore approché l'Aisne. Des avions de reconnaissance allemands survolent néanmoins la zone de façon fréquente. Les éléments avancés, installés de l'autre côté de la rivière, signalent le passage de plus en plus rapproché de débris d'unités engagées plus près de la frontière.

Ces hommes, dont beaucoup portent des blessures, toutefois assez légères, car les grands blessés ont pu soit être évacués par les ambulances, soit sont restés aux mains de l'ennemi, sont épuisés et démoralisés. Beaucoup de ces soldats ont perdu une partie de leur équipement et parfois leurs armes. Il est nécessaire de les regrouper vers l'arrière au prochain bourg, afin de voir s'il est possible de reconstituer une ou deux compagnies de soutien qui protégeraient les arrières du régiment.

Le capitaine, dans l'immédiat, fait distribuer aux hommes du café conservé au chaud dans de grandes marmites norvégiennes, ainsi que des boules de pain et du fromage. La moitié de l'effectif de la compagnie doit se rendre aussitôt sur les bords de l'Aisne, l'autre moitié poursuivra l'aménagement du bivouac, sur la base d'une prévision de séjour d'environ une semaine. L'officier s'éloigne et Jean Roland répartit les missions

sous les ordres de sergents et de caporaux. Soudain, l'un de ses hommes l'appelle :

— Chef, dans l'allée forestière perpendiculaire à la route où nous nous trouvons, il y a une maison forestière qui d'après un panneau s'appelle « Le Falconnet ». Nous venons de voir bouger des personnes près de la maison où il ne devrait plus y avoir d'occupants puisque l'ordre a été donné par les autorités d'évacuer toute la population civile sur une profondeur de cinquante kilomètres. Que fait-on ?

Le sergent-chef réagit rapidement et ordonne :

— Un tireur au fusil-mitrailleur et cinq hommes avec moi. Toi, Dupuis, qui as remarqué les faits, tu viens avec nous.

La maison forestière se trouve à environ trois cents mètres de la route. Le petit groupe se déploie en éventail et progresse rapidement. À cinquante mètres de l'habitation, rien ne bouge. Bien rodés par des manœuvres fréquentes effectuées avec leur gradé, les fantassins se préparent à investir les lieux. Les précautions sont nécessaires, car il paraît fort possible que des éclaireurs ennemis aient pu installer un poste d'observation, la ligne de front étant proche. Le fusil-mitrailleur est placé de telle façon qu'il puisse couvrir l'opération. Deux hommes se postent en vue d'interdire toute fuite vers l'arrière de la maison. Jean Roland se présente vers la façade avant, après avoir placé un homme à sa droite et à sa gauche, puis il se coule vers la porte principale en se plaquant le long du mur. La maison forestière n'est pas très grande mais revêt un aspect engageant. Les volets verts ont été repeints récemment et des pots de fleurs sont disposés un peu partout dans des balconnières rustiques qui ont été taillées dans des troncs d'arbres. L'endroit est calme et reposant ; il ne paraît pas possible que la guerre puisse arriver dans ce lieu blotti au fond des bois, et pourtant...

Son pistolet-mitrailleur à la hanche, le gradé frappe du poing la lourde porte en bois plein, en conservant son corps contre le mur, hors d'un tir éventuel. Les aboiements furieux d'un chien retentissent à l'intérieur de la bâtisse, mais personne ne se manifeste. Tous les volets étant fermés, Jean tape à nouveau très fort en annonçant :

— Holà, la maison, ici l'armée française, sortez et faites-vous connaître.

Le chien redouble de fureur, mais la porte s'entrouvre pour laisser apparaître une jeune femme apeurée. Accrochée à ses jupes, une fillette en pleurs fixe avec terreur les armes des militaires.

— Mais que faites-vous ici ? demande Roland. Savez-vous que votre présence est interdite dans la zone des combats ? En plus, il va devenir très dangereux pour vous et votre fille de demeurer dans cet endroit.

La femme, qui est vêtue simplement, porte pourtant sur elle plus d'habits que la saison ne le nécessite ; la fillette également. De toute évidence, ces deux personnes sont en attente de départ. Cela est confirmé par la valise et le sac que la femme extrait de la pièce et dépose à l'extérieur.

— Je sais, monsieur le militaire. Hier, nous avons reçu la visite des gendarmes qui nous ont demandé d'évacuer notre maison sans délai. Je leur ai dit que cela m'était impossible car je n'ai aucun moyen de transport. Mon mari, garde forestier, a été mobilisé et je me retrouve seule avec ma fille. Les gendarmes devaient repasser à la ferme des Moreau qui se trouve au hameau du Grand-Venant, à deux kilomètres de là. Comme ils avaient remarqué que les fermiers disposaient d'une grande camionnette, ils m'ont dit qu'ils allaient leur ordonner de venir

nous emmener avec eux. J'ai attendu toute l'après-midi, puis la nuit est arrivée. Ma fille et moi nous n'avons pas dormi mais personne n'est venu. Maintenant nous avons peur mais nous ne savons pas où aller. Je voudrais rejoindre Chaumont où demeurent mes parents, mais comment puis-je faire ?

Jean Roland se trouve confronté à un problème de conscience dont il n'a pas besoin dans les circonstances actuelles. Sa mission militaire d'abord ? ou la sécurité de ces deux malheureuses dont la vie va être incessamment mise en péril ? Il choisit vite ; il a un ami : son capitaine, le patron de la compagnie.

Avec ses hommes, il aide la jeune femme à verrouiller toutes les ouvertures. Le poulailler contient une douzaine de poules et les clapiers une dizaine de lapins. Il est impossible d'emmener ces animaux. Les hommes donnent alors tout ce qu'il y a de disponible comme nourriture à la volaille et aux lapins. Il faudra les abandonner ainsi, sans autre possibilité. C'est avec une profonde tristesse que la femme du garde forestier et sa fille le font. La petite manifeste une détresse qui fend le cœur de ces hommes rudes, dont beaucoup sont issus du monde de la terre. Ils pensent que cela pourrait arriver à leur femme et à leurs enfants.

Les soldats prennent en charge les maigres bagages de la petite et sa mère qui s'attardent près de la demeure qui a sans doute connu des jours de bonheur. La femme prend sa fillette par la main et l'approchant de la porte lui dit :

— Cathy, demande au bon Dieu qu'Il protège notre maison et nous la rende vite avec ton papa !

Comme le temps presse, les militaires regagnent la route où sont demeurés des hommes de la compagnie en train de se regrouper.